

Stoker, *Dracula*, depuis « je suppose » jusqu'à « cœur battant », pp. 60-62, 1897.

COMMENTAIRE LITTÉRAIRE

ETAPE 1 : Lisez avec beaucoup de soin ce texte :

– Recherchez des **pistes de lecture** : interrogez-vous sur le sens général du texte :

* **QUI** : De qui est-il question dans ce texte ?

* **QUAND** : A quel moment du récit ce passage se situe-t-il ?

* **OU** : L'espace est-il important ? Portée symbolique ?

* **QUOI** : Définissez les thèmes dominants de l'extrait, les motifs clefs (Conseil : Recherchez les champs lexicaux clefs, par exemple).

– **Notez vos remarques** dans la marge ; n'hésitez pas à souligner des termes, à utiliser un code de couleurs afin de mettre en évidence certains éléments qui vous semblent particulièrement importants.

– **Définition** du texte sur le plan **formel** :

• Type de textes : Narratif ? Descriptif ? Informatif ? Argumentatif ?

• Genre littéraire : A quel type de romans avons-nous affaire ?

• Le statut du narrateur : focalisation interne, externe ou omnisciente ? Effet produit sur le lecteur ?

– Quel est l'**intérêt** de ce texte ? Pourquoi vous demande-t-on de l'étudier ? Dans quelle mesure est-il **original** ?

Conseil :

1. Ressources : le cours : Ayez en mémoire les textes que nous avons eu l'occasion d'étudier (textes portant sur la figure du vampire, sur le roman gothique, recherches sur le registre fantastique...)

2. Lisez avec attention le texte suivant : Kate Summerscale, *L'affaire de Road Hill House*, 10/18, 2008. Dans quelle mesure cet extrait d'essai vous permet-il de saisir certains enjeux du texte ? A quel élément Kate Summerscale accorde-t-elle de l'importance ? Pourquoi ?

ETAPE 2 : Recherchez des **procédés d'écriture** en prenant appui sur le tableau suivant :

Relevé	Procédé	Interprétation

ETAPE 3 Proposez un **plan général** à partir de tous les éléments relevés et toutes les pistes d'interprétation découvertes :

1) RECHERCHER LES AXES DE LECTURE CLEFS DU TEXTE.

Axe de lecture I :

Axe de lecture II :

2) ELABORER LE PLAN DETAILLE.

§1 : _____ PARCE QUE :

§2 :

§1 : _____ PARCE QUE :

§ 2 :

Je suppose qu'en effet le sommeil me prit. Je l'espère, plutôt, mais je crains que tout ce qui suivit n'appartienne à la réalité — tout fut si net, si proche de moi que, même à présent, dans la pleine lumière du jour, je ne parviens pas à croire qu'il s'est agi seulement d'un rêve.

Je n'étais pas seul. La pièce n'avait pas changé depuis que j'y étais entré. Je distinguais même, sur le sol, dans la brillante clarté de la lune, la trace de mes pas, là où j'avais dérangé la poussière accumulée depuis des générations. Dans la lumière de la lune se tenaient trois jeunes femmes, de toute évidence de grandes dames, à en juger par leur parure et leurs manières. Lorsque je les vis pour la première fois, j'étais sûr de rêver car, en dépit de la lueur de la lune, derrière elles, elles ne projetaient pas d'ombre sur le sol. Elles s'approchèrent de moi et m'observèrent quelques instants. Puis elles se parlèrent à voix basse. Les deux premières avaient des cheveux sombres et des nez aquilins, comme celui du comte, de grands yeux étincelants qui, contraste avec la pâle clarté lunaire, paraissaient presque rouges. La troisième était belle, aussi belle qu'on peut le rêver, avec ses lourdes boucles dorées et ses yeux de saphirs pâles. Ce visage, je crus le reconnaître pour l'avoir déjà vu dans un de mes rêves, mais je ne pus m'en souvenir davantage. Toutes trois montraient des dents extrêmement blanches qui brillaient comme des perles sur le rubis de leurs lèvres voluptueuses. Pourtant, quelque chose, en elles, me mettait mal à l'aise — je les admirais et, en même temps, elles m'épouvantaient. Au fond de moi-même, brûlait le désir qu'elles m'embrassent, de ces lèvres si rouges. Peut-être ne devrais-je pas noter ce type d'impression — un jour, ces pages pourraient tomber sous les yeux de

Érotisme :

Mina qui en ressentirait sans doute de la peine. Pourtant, telle était la vérité. Elles continuèrent leurs chuchotements pendant quelques instants, puis se mirent à rire — un rire argentin, musical mais, en même temps, un peu dur, un rire qui n'aurait jamais dû franchir des lèvres humaines, surtout des lèvres si tentatrices. On aurait dit le tintement, à la fois adorable et intolérable, de verres maniés par des mains adroites. La plus belle des trois hocha la tête, non sans coquetterie, tandis que les deux autres la pressaient d'avancer. La première dit alors :

— Vas-y ! Tu seras la première ; nous te suivrons, mais tu as le droit de commencer.

La deuxième ajouta :

— Il est jeune et fort. Il y aura des baisers pour toutes les trois !

Je restais immobile, sans rien perdre de dessous mes cils, presque tremblant d'une voluptueuse impatience. La jolie femme s'avança et se pencha sur moi, au point que je pus sentir son haleine m'envelopper. Le moment était doux, en un sens, une douceur de miel, et pourtant, j'en subissais une impression semblable à celle que j'avais subie en l'entendant rire — une harmonie tendre mais en même temps amère, insultante pour les sens, un peu comme si du sang s'était mêlé au miel.

J'avais peur d'ouvrir les yeux et continuais à l'observer à travers mes cils. Elle se mit à genoux et se pencha sur moi, m'entoura d'un regard d'envie. De tout son corps émanait une volupté qui me semblait en même temps excitante et répugnante. Quand elle se pencha davantage, je pus voir qu'elle se lèchait les lèvres, comme un animal, à tel point qu'à la lueur de la lune je discernai nettement la salive qui lui brillait sur les lèvres et les dents. Lente, elle pencha davantage la tête, ses lèvres effleurèrent les miennes puis glissèrent le long de mon menton et parurent se diriger vers ma gorge. Elle observa un temps d'arrêt, et j'entendis l'horrible son de sa langue qui se lèchait dents et lèvres. Son haleine me brûlait la gorge dont la peau commença à frémir comme quand on voit s'approcher une main caressante. Je sentis

le doux contact de ses lèvres sur ma peau et le contact de deux dents aiguës qui semblaient attendre encore une seconde avant de mordre doucement. Je fermai les yeux, pris par un sentiment d'extase, et attendis, attendis, le cœur battant.

À l'époque où Whicher conduit ses investigations, le *Frome Times* élève une protestation indignée contre le comportement de certains représentants de la presse : « Nous tenons de source sûre qu'un individu s'est introduit dans la maison en se donnant pour détective, cependant qu'un autre a eu le toupet d'imposer sa présence à Mr Kent pour lui soutirer les détails de la mort de son fils ! Selon nous, le toupet et l'insensibilité de cet homme se peuvent presque comparer à la scélératesse de celui qui a perpétré ce crime épouvantable. » L'auteur de l'article laisse entendre que violer la vie privée d'une famille est analogue à un meurtre. Ce discours, également déployé par Edlin, était rendu possible par la sensibilité à la révélation publique, au scandale et à la suppression de l'intimité, propres à ce milieu de l'époque victorienne. Les investigations à l'intérieur d'un foyer de la classe moyenne, menées par la presse et surtout pas les détectives, étaient ressenties comme une succession d'agressions. La révélation publique pouvait détruire, comme le meurtre le montrait bien – quand poumons, voies pulmonaires, artères et cœur se trouvaient subitement exposés à l'air, ils faisaient un collapsus. Stapleton décrit la mort de Saville en ces termes : l'habitant de la « maison de la vie » en avait été « brutalement chassé par la violence d'un intrus ».

Le mot « détecter » vient du latin *detegere* (découvrir le toit d'une maison), et l'archétype du détective est le boiteux Asmodée, « prince des démons », qui enlevait le toit des maisons pour épier les vies qu'elles abritaient. « Le diable Asmodée est le démon de l'observation », explique le romancier français Jules Janin. Dans son livre sur le meurtre de Road Hill, Stapleton recourt à cette même figure d'Asmodée, « scrutant la vie privée » des Kent, pour incarner la fascination du public pour l'affaire.

« Si chaque pièce d'une maison était exposée au regard d'un observateur secret, écrit en 1861 le détective écossais McLevy, cela ferait un stéréoscope plus merveilleux encore qu'une exhibition foraine. » Le policier en civil était cet observateur clandestin, mandaté pour espionner. Le détective, ce héros, pouvait à tout moment révéler son double grimaçant, le voyeur.

« Tour à tour ange et démon, pas vrai ? » laisse tomber Mr Bucket.

Document complémentaire n°10. Kate Summerscale, *L'affaire de Road Hill House*, 10/18, 2008.